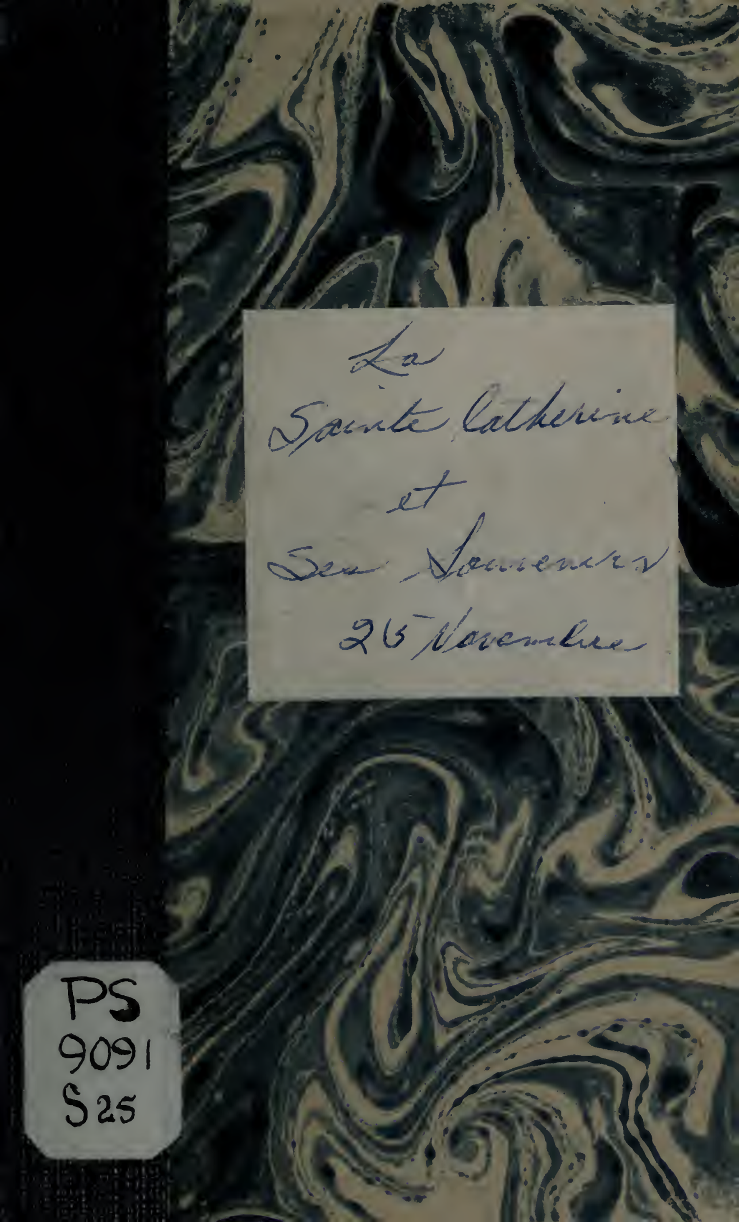

La
Sainte Catherine
et
Ses Souvenirs
25 Novembre
PS
9091
S25



BIBLIOTHÈQUE

RELIGIEUSE ET NATIONALE

APPROUVÉE PAR

MGR L'ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL.

SÉRIE PETIT IN-12.

LA

SAINTE-CATHERINE

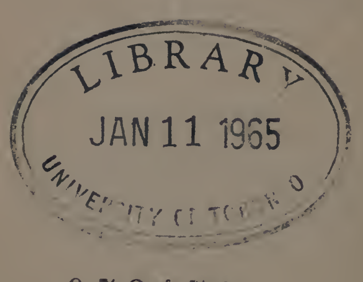
ET

SES SOUVENIRS

25 NOVEMBRE



MONTRÉAL.
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH,
CADIEUX & DEROME.
1887.



INTRODUCTION.

Le souvenir, a dit un écrivain moderne, est une des joies du cœur, et il est peu d'âmes qui ne soient atteintes de la maladie du vieillard d'Horace, donnant au temps écoulé la grande partie de ses affections et de ses éloges. D'ailleurs, le présent est parfois si triste, l'avenir toujours si incertain, que pour se consoler des angoisses de l'un, et des incertitudes de l'autre, il faut bien se réfugier dans le passé... asile toujours ouvert.

Et, si ce retour au passé nous ramène à quelqu'une de ces époques de la vie, comme Dieu sait en donner au jour de ses miséricordes ; s'il nous montre des horizons où tout souriait à notre jeunesse ; des amies qui répondaient à tous les besoins de notre âme ; des joies que le cœur s'avouait sans remords ; n'est-il pas l'ange de la plus heureuse allégresse ? l'âme n'écoute-t-elle pas, avec ravissement, sa voix bien-aimée ? Quelle que soit

l'heure, quel que soit le travail, peut-elle s'empêcher de dire avec transport, aux images chéries qu'il évoque: "Il n'est pas tard, restez encore, restez longtemps, restez toujours ! "

Or, ce sont de ces souvenirs, où tout est joie et lumière ; de ces souvenirs d'enfance ; de ces souvenirs de vie d'écolière, que j'apporte, aujourd'hui, à mes amies.

Mes amies, elles sont, surtout, parmi les écolières. A vous donc, riche et souriante moisson, à vous ces quelques pages sur un temps qui s'éloigne ; car les jours sont comme les morts du poëte : " *ils vont vite* ": heureux et sage qui sait les mettre à profit.

Pour quiconque a passé quelques années à...,la fête de Sainte-Catherine a des charmes indicibles. C'est le grand jour ; c'est la fête de famille ; c'est la récréation extraordinaire ; c'est enfin l'après-midi désirée, saluée avec tout le bonheur possible, et que la tradition conventuelle nomme " Concert ". C'était bien, en effet, un superbe concert : il n'y avait pas de voix discordantes ; tous les cœurs redisaient, sur le même ton, le bonheur de l'innocence, la paix de l'âme pure, la joie de la conscience où Dieu habite. La seule ambition permise était de bien

remplir son rôle ; et la seule rétribution, le plaisir d'entendre dire : " *le concert a été bien beau, bien beau.*"

Permettez que je vous offre ici, une de ces délicieuses petites scènes que vous disiez si bien, et qui a dû imprimer en vos cœurs un cachet de charité divine. Vous y reconnaîtrez vos rôles ; la mémoire vous redira les propos amusants qui accueillaient le choix des personnages : " N. fera bien la vieille, elle en a toute la tournure, avec son châle gris et son chapeau bleu." Puis N. de riposter aussitôt : "Embrasse-moi, ma chère, tu seras ma fillette ; ta robe barrée et ton tablier jaunâtre feront pendants à ma vieille toilette." Et les deux personnages acclamés d'un joyeux battement de mains, faisaient, en sautant, le tour de la salle, qu'on avait soigneusement fermée ; car il était convenu de préparer la fête en secret. Pour la critiqueuse, J. fera bien, cela lui est naturel, disaient quelques-unes ; non V. c'est plus comique, reprenait le groupe voisin. Après une courte discussion, la plus amusante remportait sûrement la victoire.

Tous les personnages passaient ainsi en revue, les uns après les autres : qualités, défauts, avantages, désavantages, tout s'ex-

hibait sans froisser personne; l'intention était trop directe, il fallait, à tout prix, faire un beau concert, et s'amuser beaucoup. Les costumes, étaient, à l'avance, l'objet de recherches minutieuses ; chacune apportait ce qu'elle croyait de plus propre à faire rire, et les élèves se laissaient affubler de n'importe quelle bizarrerie. — Ah ! qu'il était heureux, ce temps, et que ces années se sont vite écoulées !

Mais, sans plus tarder, lisez la petite pièce de la Sainte-Catherine : " *Les enfants charitables*" ; c'est le cadeau que je vous apporte. Qu'à ces souvenirs riants de votre enfance, se réveillent les sentiments de piété, de tendresse, de charité, qu'en toute circonstance, on cherchait à inculquer dans vos âmes. Ces nobles sentiments, en vous rendant encore, ici-bas, la vie douce, vous assurent le bonheur là-haut. Je copie d'après un vieux cahier, je regrette que le nom de l'auteur ait été omis.

LES ENFANTS CHARITABLES

PERSONNAGES : Mde Duvayre, 30 ans.
Mlle Flora, 66 ans.
Hélène, 10 ans.
Claire, 8 ans.
Suzette, 12 ans.
La bonne Henriette, 58 ans.
La mère Claude, bouquetière.

SCÈNE I.—Mde Duvayre, Mlle Flora et Henriette.

Mde Duvayre :

Henriette !

Henriette :

Madame !

Mde Duvayre :

Le facteur est-il arrivé ?

Henriette :

Oui, madame.

Mde Duvayre :

Et il n'y a pas de lettre ?

Henriette :

Non, pas encore.

Mde DUVAYRE :

Mon Dieu ! chaque jour augmente mon anxiété.

Mlle FLORA :

Une lettre peut se trouver perdue.

Mde DUVAYRE :

Oui, ma tante, mais voilà cinq courriers de passés. Depuis qu'il est parti, il m'a écrit régulièrement, et depuis deux mois, plus rien !......

Mlle FLORA :

Il est vrai que c'est long.

HENRIETTE :

Mr le capitaine Duvayre est un homme si exact !

Mlle FLORA :

Sans doute mais à la guerre, on n'a pas toujours le temps d'écrire.

Mde DUVAYRE :

Va me chercher le journal, ma bonne Henriette.

HENRIETTE :

Ma bonne dame, ne vous désolez pas, monsieur reviendra en bonne santé. Le bon Dieu et la bonne Vierge vous le conserveront. Nous avons tant prié.

Mde DUVAYRE :

Oui, ma bonne Henriette, je compte bien

sur tes prières. Va chercher les enfants et apporte le journal en même temps.

HENRIETTE :

J'y vais, madame. (*Elle sort.*)

Mde DUVAYRE :

Pauvre bonne fille, elle est presque aussi inquiète que moi.

Mlle FLORA :

Il est sûr que c'est une bonne âme.

Mde DUVAYRE :

C'est un trésor d'affection et de fidélité.... Dites-moi, ma bonne tante, voudriez-vous venir avec moi ?

Mlle FLORA :

Où voulez-vous aller, n'est-ce pas trop loin ?

Mde DUVAYRE :

Je veux aller voir la femme du colonel de mon mari, je saurai si elle a des nouvelles.

Mlle FLORA :

Oui, cela vous tranquillisera peut-être.

Mde DUVAYRE :

Nous reviendrons en nous promenant le long des boulevards.

Mlle FLORA :

Oui, c'est cela. Emmènerons-nous vos petites filles ?

Mde DUVAYRE :

Elles vont revenir de la pension. Je leur proposerai de venir avec nous.

Mlle FLORA :

Comment, vous leur proposerez ?

Mde DUVAYRE :

Oui, si elles aiment mieux rester, je les laisserai.

Mlle FLORA :

Voilà des choses que je ne puis souffrir. C'est ce qui s'appelle gâter les enfants.

Mde DUVAYRE :

Pourquoi ?

Mlle FLORA :

Vous les laissez maîtresses de faire toutes leurs volontés.

Mde DUVAYRE :

Non pas toutes leurs volontés. Quand j'ordonne elles doivent obéir, mais quand je propose elles peuvent choisir.

Mlle FLORA :

Vous leur accordez une liberté......

Mde DUVAYRE :

La plus grande que je puis, pourvu qu'on n'en abuse pas.

Mlle FLORA :

C'est là la question.

Mde DUVAYRE :

Je tâche de les surveiller sans les gêner et de les diriger sans les contraindre.

Mlle FLORA :

Vous leur laissez de l'argent dont elles font ce qu'elles veulent.

Mde DUVAYRE :

Je leur en donne un peu pour les accoutumer à le bien employer.

Mlle FLORA :

Mais, ma chère nièce, vous ne connaissez pas la malice et la ruse des enfants ?

Mde DUVAYRE :

C'est justement la ruse dont je veux éloigner l'occasion, elles n'ont aucun motif de me tromper, puisque je ne leur impose d'autre contrainte que celle de la raison et du devoir qui m'oblige moi-même.

Mlle FLORA :

Je crains fort, ma nièce, qu'avec toutes ces belles idées-là, vous ne soyez la dupe de vos enfants, j'ai même déjà cru voir certains petits airs de mystère et de cachotterie qui me donnent beaucoup à penser sur ces petites filles-là.

Mde DUVAYRE :

Comme je ne les perds guère de vue, je sais bien aussi qu'il y a quelque petite anguille sous roche ; mais leur regard que

j'interroge chaque matin quand elles viennent m'embrasser, me laisse parfaitement tranquille sur la nature de ce mystère, et j'en attends l'issue avec la plus complète sécurité.

Mlle FLORA :

Ma nièce, vous êtes trop crédule, trop faible, vous pourrez vous en repentir.

Mde DUVAYRE :

J'espère que non, ma tante, j'ai le cœur et la confiance de mes enfants, je suis sûre du reste. Mais j'entends rentrer Henriette. La voilà.

SCÈNE II.—*Les mêmes* ; HÉLÈNE, CLAIRE,

chacune une image à la main. Hélène et Claire entrent en sautant et vont embrasser leur mère.

HÉLÈNE :

Bonjour, maman. (*Elle l'embrasse.*)

CLAIRE :

Bonjour, maman. (*Elle l'embrasse.*)

HÉLÈNE :

Bonjour, ma tante. (*Elle l'embrasse.*)

CLAIRE :

Bonjour, ma tante. (*Elle l'embrasse.*)

HÉLÈNE :

Regardez, maman, nous avons eu toutes les deux la médaille.

CLAIRE :

Chacune dans notre division.

Mde DUVAYRE :

Mes enfants, cela me fait le plus grand plaisir.

Mlle FLORA :

C'est bien joli, cela......

CLAIRE :

Hélène est la première de sa classe en composition d'orthographe.

Mde DUVAYRE :

C'est bien, mon Hélène.

HÉLÈNE :

Claire est aussi la première de sa division en arithmétique.

Mde DUVAYRE :

Ma petite Claire, tu me rends bien heureuse.

CLAIRE :

Nous avons eu chacune une belle image.

HÉLÈNE :

Regardez, maman. (*Elles montrent leurs images.*)

Mlle Flora

Voyons. Oh ! les belles images !

Mde Duvayre :

Si votre père était là, vous le rendriez bien heureux.

Hélène :

Vous lui écrirez, n'est-ce pas, maman ?

Mde Duvayre :

(*A part*). Hélas ! mon Dieu, dois-je encore lui écrire ?

Mlle Flora :

Oui, nous lui écrirons que ses petites filles se distinguent à la pension comme lui à l'armée, et qu'il ne sera pas le seul décoré dans la famille quand il reviendra.

Mde Duvayre :

(*A part.*) Hélas ! reviendra-t-il ? (*Haut.*) Mes enfants, je suis bien contente de vous. Pour vous récompenser, nous allons, ma tante et moi, vous emmener avec nous, si cela vous fait plaisir.

Mlle Flora :

Nous ferons une promenade le long des boulevards.

Mde Duvayre :

Et comme je vous l'ai promis, je vous achèterai à chacune la jolie petite ombrelle que vous désirez depuis si longtemps... Allez vite vous habiller.

HÉLÈNE :

Oui, maman, mais......

Mlle FLORA :

Mais quoi ? Dépêchez-vous.

CLAIRE :

Ma petite maman, si vous vouliez......

Mde DUVAYRE :

Si je voulais !...... Pourquoi n'achèves-tu pas ?

HÉLÈNE.

C'est que si vous vouliez, maman, nous aimerions mieux rester à la maison.

Mlle FLORA :

(*A part.*) Voyez-vous qu'elles ont leurs petites idées.

CLAIRE :

Maman, si vous vouliez......

Mlle FLORA :

(*A part.*) Elles s'entendent comme de petits larrons en foire. (*Haut.*) Et qu'est-ce que vous ferez donc à la maison ?

HÉLÈNE :

Nous irons nous amuser dans le jardin.

Mlle FLORA :

Mais voyez donc comme le temps est beau. Et puis vous n'avez pas goûté. Si par hasard

nous passions chez Félix, il y aurait peut-être bien de par le monde quelque vieille tante qui vous régalerait de ces bonnes petites tartelettes aux fraises. Hein ! qu'en pensez-vous ?

CLAIRE :

Oh ! nous avons une grande tante qui est très-bonne et qui serait bien capable de cela.

HÉLÈNE :

Et nous aimons bien les tartelettes, certainement ; mais......

Mlle FLORA :

Mais ?

CLAIRE :

Mais nous aimons encore mieux rester à la maison, n'est-ce pas, Hélène ?

HÉLÈNE :

Oui, si maman veut.

Mlle FLORA :

(*A part.*) Voilà de singulières petites filles.

Mde DUVAYRE :

Et les ombrelles, ne voudrez-vous pas les choisir vous mêmes ?

HÉLÈNE :

C'est justement cela. Combien coûteront-elles ces ombrelles, chère maman ?

Mde DUVAYRE :

J'y mettrai 5 ou 6 francs.

HÉLÈNE :

Si vous vouliez, petite mère, au lieu des ombrelles nous donner seulement à chacune cinq francs.

CLAIRE :

Oui, cinq francs pour faire ce que nous voudrions.

Mde DUVAYRE :

Cela vous ferait donc plus de plaisir que les ombrelles ?

CLAIRE :

Oh ! oui, bien plus.

HÉLÈNE :

Cela nous rendrait tout à fait heureuses.

Mde DUVAYRE :

Allons, il faut bien vous contenter puisque vous avez été sages(*elle tire sa bourse*). Voilà 5 francs pour Hélène.

HÉLÈNE :

Oh ! merci, maman.

Mde DUVAYRE :

Et 5 francs pour Claire.

CLAIRE :

Merci, petite mère.

(*Elles baisent toutes deux la main de leur mère.*)

Mlle FLORA :

Ah ! faiblesse, faiblesse de mère !

CLAIRE et HÉLÈNE : (*sautant de joie.*)

Voyez, ma tante, nous voilà riches.

Mlle FLORA :

On vous gâte.

Mde DUVAYRE :

Allez goûter, mes petites chéries.

TOUTES DEUX :

Oui maman, oui maman.

(*Elles se prennent par la main et sortent en sautant.*)

SCÈNE III.—Mde DUVAYRE et Mlle FLORA.

Mlle FLORA :

Quelle faiblesse déraisonnable !

Mde DUVAYRE :

Pourquoi, ma tante ?

Mlle FLORA :

Vous les gâtez, vous les gâtez affreusement.

Mde DUVAYRE :

Mais non, ma bonne tante, je ne leur souffre aucun caprice, aucune désobéissance.

Mlle FLORA :

Oui, mais vous leur laissez faire ce qu'elles veulent, elles vous mènent. Ah ! ce n'était pas ainsi qu'on nous tenait, mes sœurs et moi, quand nous étions petites filles,

Mde Duvayre :

C'était autrement, mais était-ce mieux ?

Mlle Flora :

On ne nous laissait ni parler, ni remuer, ni tourner la tête sans nous avertir, sans nous reprendre. C'était là une éducation ! Nous étions conduites à la baguette.

Mde Duvayre :

Ah ! c'était tout autre chose.

Mlle Flora :

Mlle Journet, notre gouvernante, était toujours là pour nous dire : Mlle tenez-vous droite, Mlle Flora......

Mde Duvayre :

On vous nommait donc Flora ?

Mlle Flora :

Oui, c'est un joli nom, n'est-ce pas ?

Mde Duvayre :

Mais......

Mlle Flora :

Seulement il m'allait mieux quand j'avais quinze ans.

Mde Duvayre :

C'est vrai, c'est un nom jeune.

Mlle Flora :

Et j'ai vieilli ; ce n'est pas ma faute, je vous assure.

Mde Duvayre :

Pour cela, je vous crois...... Vous disiez donc que Mlle Journet, votre gouvernante...

Mlle Flora :

Mlle Journet ne nous laissait pas sourciller sans nous dire : Mlle, effacez les épaules ; mon cœur, levez la tête ; renfoncez le menton, ma mignonne, rentrez la ceinture, tenez les pieds en dehors.

Mde Duvayre :

Cela devait être assommant.

Mlle Flora :

C'était très utile. J'ai compté un jour qu'en allant de la maison à l'église, il y avait environ six à sept minutes de chemin, Mlle Journet nous avait reprises trente-sept fois sur la manière dont nous marchions, dont nous relevions nos robes, dont nous tenions nos parasols.

Mde Duvayre :

Il fallait que cette digne gouvernante fût pourvue d'une paire de poumons bien vigoureux.

Mlle Flora :

C'était une personne unique.

Mde Duvayre :

Dites-moi, ma bonne tante, en conscience, aimiez-vous Mlle Journet ?

Mlle FLORA :

Nous la détestions cordialement, mais nous la craignions comme la mort.

Mde DUVAYRE :

Lui obéissiez-vous ?

Mlle FLORA :

Oui, quand elle nous regardait, de peur d'être mises en pénitence.

Mde DUVAYRE :

Elle vous mettait donc en pénitence ?

Mlle FLORA :

Oh ! sans cesse. Elle avait des inventions toujours nouvelles, et très ingénieuses pour nous punir.

Mde DUVAYRE :

Des cornes d'ânes, des écriteaux ?

Mlle FLORA :

Un jour elle nous menait à la messe en bonnet de nuit, une autre fois elle nous faisait mettre notre chapeau sens devant derrière.

Mde DUVAYRE :

En effet, c'était ingénieux.

Mlle FLORA :

Une fois son petit chien avait joué avec mes pantoufles que j'avais oublié de serrer et les avait déchirées ; elle me les attacha

sur chaque épaule ; et comme il vint du monde ce jour-là chez ma mère, je fus obligée de comparaître dans cet équipage.

Mde Duvayre :

Pour moi j'aurais trouvé cela absurde et ignoble.

Mlle Flora :

C'était, je vous assure, un très-bon moyen de nous donner de l'ordre : depuis ce jour-là je ne crois pas avoir jamais oublié de serrer mes pantoufles.

Mde Duvayre :

C'est un résultat sans doute ; mais aviez-vous confiance en votre gouvernante ? Etiez-vous disposées à adopter ses idées, à entrer dans ses vues ?

Mlle Flora :

Nous ne pensions qu'à la contrarier et à la contredire. D'ailleurs elle ne nous permettait jamais de causer avec elle, elle ne voulait pas qu'on la questionnât, elle trouvait cela impoli.

Mde Duvayre :

Mais, ma tante, que faisait donc cette digne personne pour exercer l'intelligence de ses élèves ?

Mlle Flora :

Elle nous faisait réciter par cœur la grammaire de Restaut, l'histoire de France de le

Ragois et la géographie en vers alexandrins. De plus, comme talents d'agrément, on nous apprenait à danser la gavotte et à pincer de la guitare.

Mde DUVAYRE :

Mais enfin, comme instruction, vous faisait-on faire quelques exercices ? vous donnait-on quelques développements, quelques explications ?

Mlle FLORA :

Oh ! du tout, Mlle Journet avait pour grand principe qu'il ne faut jamais raisonner avec les enfants.

Mde DUVAYRE :

Il y aurait bien à dire là-dessus.

Mlle FLORA :

A toutes les questions que nous pouvions lui adresser elle faisait invariablement la même réponse : c'est un mystère de la nature ; sur l'histoire, sur la géographie, sur n'importe quoi, elle nous répondait toujours : c'est un mystère de la nature.

Mde DUVAYRE :

Mais que prétendait-elle par une réponse aussi saugrenue ?

Mlle FLORA :

Comment, vous ne voyez pas combien c'était habile pour réprimer tout d'un coup la curiosité ?

Mde DUVAYRE :

Mais non, je ne vois pas cela.

Mlle FLORA :

La curiosité n'est-elle pas une chose dangereuse, un vice même ?

Mde DUVAYRE :

Oh ! mais ma tante, il ne faut pas confondre. Il y a dans les enfants un désir de savoir qu'il est bon d'encourager et d'exciter pour les instruire.

SCÈNE IV.—*Les mêmes*, HENRIETTE, HÉLÈNE et CLAIRE.

HENRIETTE :

Mme Dulac vient voir Madame. Je l'ai fait entrer dans le salon.

Mde DUVAYRE :

Voilà une visite qui va nous empêcher de sortir. Mais c'est une pauvre femme bien affligée qui a besoin des consolations de ses amies ; allons la voir, ma tante, on oublie ses peines en consolant celles des autres.

(*Mde Duvayre et Mlle Flora sortent.*)

HÉLÈNE :

Ma bonne, tu vas sortir, n'est-ce pas ?

HENRIETTE :

Oui, j'ai une commission à faire pour votre tante.

HÉLÈNE :

Tu feras en même temps une commission pour nous, n'est-ce pas, ma petite bonne ?

HENRIETTE :

Ma petite bonne. On me câline quand on a besoin de moi. Voyons, qu'est-ce que c'est que votre commission ? Avez-vous la permission de votre maman ?

CLAIRE :

Maman nous a permis d'acheter ce que nous voudrions avec notre argent.

HENRIETTE :

Eh bien ! qu'est-ce qu'il vous faut, un ballon ?

HÉLÈNE et CLAIRE :

Non.

HENRIETTE :

Une corde ?

HÉLÈNE et CLAIRE :

Non.

HENRIETTE :

Un chapeau pour votre poupée ?

CLAIRE :

Non, une ceinture.

HENRIETTE :

De poupée ?

HÉLÈNE :

Eh non ! une vraie ceinture de beau ruban blanc.

CLAIRE :

Une paire de gants blancs.

HÉLÈNE :

Et une paire de bas blancs avec une jolie petite paire de bottines grises.

CLAIRE :

En coutil d'un gris clair.

HENRIETTE :

Qu'est-ce que vous voulez faire de tout cela ?

CLAIRE :

Achète toujours, nous te le dirons plus tard.

HENRIETTE :

Mais vous avez donc bien de l'argent ? Je vous ai déjà acheté la semaine dernière du calicot, de la percale, et je ne sais combien de mètres de mousseline.

HÉLÈNE :

Si tu savais, ma bonne, comme c'est beau de n'être pas curieuse.

CLAIRE :

Ni bavarde.

HENRIETTE :

Ah ! ah ! vous voulez faire la leçon à votre vieille bonne.

HÉLÈNE :

Oh ! non, ma bonne ; nous savons bien que tu n'es ni bavarde ni curieuse, d'ailleurs......

HENRIETTE :

C'est bon, c'est bon. Voyons, deux paires de gants et deux paires de bottines.

CLAIRE :

Non, une paire seulement.

HENRIETTE :

Comment ! vous mettrez donc seulement chacune un gant et une bottine ?

HÉLÈNE ;

Ne t'inquiète pas de cela. Une paire de gants, une ceinture de beau ruban.

HENRIETTE :

Ecossais ?

CLAIRE :

Non, blanc.

HÉLÈNE :

Tout blanc.

HENRIETTE :

Bon. (*Elle compte sur ses doigts.*) Gants, ceinture, bas, bottines : quatre choses.

HÉLÈNE :

Tiens, voilà l'argent.

HENRIETTE :

Mais prendrai-je les bottines à mon pied et les gants à ma main ?

HÉLÈNE et CLAIRE :

Ah ! c'est vrai ! voilà un embarras......

HENRIETTE :

Donnez-moi un de vos gants et une de vos bottines.

HÉLÈNE :

Non, écoute, ma bonne, tu sais bien la petite Suzette qui vend des fleurs avec sa mère vis-à-vis l'église ?

HENRIETTE :

Eh bien, je lui achèterai un bouquet.

HÉLÈNE :

Non, tu la prendras avec toi, et tu choisiras les gants à sa main et les bottines à son pied.

HENRIETTE :

Ah ! Ah ! je commence à comprendre !

CLAIRE :

Tâche de ne rien comprendre. Va, ma petite bonne.

HÉLÈNE :

Apporte-nous tout cela le plus tôt possible.

HENRIETTE :

Quand on pense qu'il faut faire toutes les volontés de ces enfants-là qu'on a bercés, qu'on a emmaillotés.

CLAIRE :

Est-ce que nous ne faisons pas aussi bien souvent ce que tu veux ? Voyons !

HENRIETTE :

Oui, oui, c'est vrai ; vous êtes de bonnes petites filles, il y a plaisir à vous contenter. Je vais faire un tour à ma cuisine, et puis j'irai faire toutes vos emplettes. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.—HÉLÈNE, CLAIRE, *puis* SUZETTE.

HÉLÈNE :

Le voile est ourlé, la robe est faite ; il me semble que nous n'avons rien oublié.

CLAIRE :

Non, rien, je pense ; j'ai mis dans le carton le petit col que j'ai brodé.

HÉLÈNE :

Et moi j'y ai mis mon petit sac brodé en perles d'argent.

CLAIRE :

Il nous faudrait encore une médaille d'argent pour mettre au cou, et un chapelet blanc.

HÉLÈNE :

Nous aurons cela à la pension.

CLAIRE :

Crois-tu que cela fera bien plaisir à maman ?

HÉLÈNE :

Oh ! j'en suis bien sûre. Le cœur me bat d'avance quand je pense combien elle sera surprise.

CLAIRE :

Et comme elle nous embrassera !

HÉLÈNE :

Chère maman !

CLAIRE :

Quel bonheur de lui faire plaisir !

HÉLÈNE :

Pauvre mère ! elle est si inquiète de papa !

CLAIRE :

Oh ! j'espère que le bon Dieu aura écouté nos prières, et que nous aurons bientôt de bonnes nouvelles.

HÉLÈNE :

Tiens, tiens, voilà Suzette !

CLAIRE :

Tu arrives bien, Suzette.

HÉLÈNE :

Justement, notre bonne a besoin de toi.

SUZETTE :

Voulez-vous accepter ces deux bouquets de cerises que j'ai faits pour vous ?

HÉLÈNE et CLAIRE (*prenant les bouquets*) :

Merci, Suzette.

SUZETTE :

J'ai bien autre merci à vous dire, moi. Savez-vous que je suis reçue à l'examen ?

HÉLÈNE et CLAIRE, (*sautant de joie*) :

Quel bonheur !

SUZETTE :

Non-seulement je suis reçue, mais je suis des premières. J'ai un N° 6 et un très-bien.

HÉLÈNE :

Que je suis contente, ma petite Suzette ! laisse-moi t'embrasser. (*Elle l'embrasse.*)

CLAIRE :

Et moi aussi. Quelle joie ! (*Elle l'embrasse.*)

SUZETTE :

C'est à vous que je dois cela.

HÉLÈNE :

Ne dis pas cela, Suzette ; c'est au bon Dieu qui t'a fait la grâce de bien apprendre.

CLAIRE :

Suzette, le jour de ta première communion tu prieras bien pour notre papa, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE :

Maman en est bien inquiète ; il y a deux mois qu'on n'a eu de ses nouvelles.

CLAIRE :

Il y a eu deux grandes batailles depuis ce temps-là !

SUZETTE :

Soyez tranquilles, je le mettrai dans mon cœur tout à côté de ma mère.

HÉLÈNE :

Et nous, nous prierons bien pour que tu fasses une bonne première communion,n'est-ce pas, Claire ?

CLAIRE :

Oui, et pour qu'elle soit toute sa vie une bonne fille et une bonne chrétienne.

SUZETTE :

Oh ! je n'oublierai jamais comme vous m'avez bien appris mon catéchisme ; mais j'ai mes actes à apprendre maintenant, et puis un billet que je dois réciter le premier jour de la retraite. (*Elle ouvre son cantique.*) Tenez, deux grandes pages.

HÉLÈNE :

Va d'abord avec ma bonne, après cela tu viendras nous trouver dans le jardin, et nous te ferons apprendre tout cela.

CLAIRE :

Nous t'attendrons dans le petit berceau.

SUZETTE :

Bon ! je vais prévenir ma mère, et puis j'irai vous trouver le plus vite possible.

(*Elle sort. Pendant la fin de cette scène, Mlle Flora était venue écouter ce que disaient les trois enfants.*)

SCÈNE VI.—Mlle FLORA, HÉLÈNE, CLAIRE.

Mlle FLORA :

Où allez-vous donc, vous petites ?

HÉLÈNE :

Ma tante, nous allons chercher notre poupée pour lui faire faire un petit tour de jardin.

Mlle FLORA :

Vous avez là de bien beaux bouquets de cerises.

CLAIRE :

C'est une pauvre petite fille du voisinage qui nous les a apportés.

Mlle FLORA :

Qu'est-ce que c'est que cette petite fille ?

HÉLÈNE :

Sa mère est une pauvre veuve qui vend des fleurs et des fruits à la porte de l'église.

CLAIRE :

Ma bonne lui achète souvent.

HÉLÈNE :

Et la petite fille vient quelquefois ici pour de petites commissions que ma bonne lui fait faire.

CLAIRE :

Nous allons jouer, n'est-ce pas, ma tante ?

Mlle FLORA :

Allez ! mes enfants, je ne vous retiens pas. (*Elles sortent.*) Pendant que ma nièce reçoit sa visite, je me suis permise d'épier un peu ses petites filles...... Ah ! les petites commères, qu'elles sont rusées !...... Mais les yeux d'une vieille tante sont pénétrants. Je tiens enfin le grand secret...... Je me suis doutée de quelque chose en voyant qu'elles refusaient mes tartelettes de chez Félix...... J'ai dit : Ce n'est pas naturel, il y a quelque chose là-dessous...... Ces demoiselles ont une petite amie qu'elles reçoivent à l'insu de leur mère...... On lui donne des rendez-vous dans le jardin...... On en reçoit des fleurs, des bouquets de cerises... Ceci peut avoir de graves inconvénients, d'autant plus que l'amie est une petite fille qui court les rues. Ah ! de mon temps, de

mon temps, les enfants n'étaient pas si entreprenants. Ah ! Mlle Journet, qu'auriez-vous dit, si vous aviez découvert de semblables menées ? Quelle gigantesque écriture vous nous eussiez mise au dos !... Mais voilà ma nièce, il faut que je l'avertisse, la chose est trop grave.

SCÈNE VII.—Mme Duvayre et Mlle Flora.

Mde Duvayre :

Eh bien ! ma tante, partons-nous ? Je crois que nous aurons encore le temps de faire notre course.

Mlle Flora :

Auparavant, ma nièce, il faut que je vous parle d'une chose très sérieuse.

Mde Duvayre :

Quoi donc, ma tante ? vous m'inquiétez...

Mlle Flora :

Il s'agit de vos enfants.

Mde Duvayre :

De mes enfants ?

Mlle Flora :

Oui, j'ai découvert des choses dont il faut que vous soyez instruite.

SCÈNE VIII.—*Les mêmes* ; HENRIETTE, La Mère CLAUDE.

HENRIETTE, *avant d'entrer en scène* :

Je vous dis que madame va sortir. On ne peut pas lui parler maintenant.

Mde DUVAYRE :

Qu'est-ce que c'est ?

La Mère CLAUDE :

Ah ! il n'y a pas à dire, faut que j'ly parle. (*elle entre.*)

Mde DUVAYRE :

Que me voulez-vous, mère Claude ?

La Mère CLAUDE :

Pardine, j'veux que j'veux vous remercier, quoi ?

Mde DUVAYRE :

Me remercier, et de quoi ?

La Mère CLAUDE :

All'est reçue ! ! !

Mde DUVAYRE :

Qui ?

HENRIETTE :

(*A part.*) Ah ! voilà la mère Claude qui brouille les affaires. Faut que j'avertisse les petites. (*Elle sort.*)

La Mère CLAUDE :

All'est reçue à l'église, au *catéchime* pour la communion.

Mde DUVAYRE :

Mais qui donc ? De qui parlez-vous ?

La Mère CLAUDE :

Suzette, ma petite fille !......

Mlle FLORA :

(*A part.*) C'est l'amie de mes petites nièces.

Mde DUVAYRE :

Votre fille est reçue pour la première communion, j'en suis bien aise, mère Claude.

La Mère CLAUDE :

C'est qu'all a répondu, fallait voir : les commandements, les sacrements, tout ! A vous défilait tout ça comme un petit curé. J'en étais saisie de l'entendre dire tout ça.

Mde DUVAYRE :

Ainsi, elle a très-bien su son catéchisme ?

La Mère CLAUDE :

Madame Duvayre, vous me croirez si vous voulez. C'est pas parce que c'est mon enfant, mais voyez-vous, on peut dire qu'elle sait son *catéchime* comme si qu'ça *soiye* elle qui l'*aye* inventé.

Mlle FLORA :

Enfin, elle le sait très-bien.

La Mère CLAUDE :

Pensez un peu, ma petite dame ; un enfant qui à la Toussaint n' savait pas tant seulement sa croix de Jésus.

Mlle FLORA :

Elle ne sait pas lire.

La Mère CLAUDE :

A l'heure qu'il est, all lit dans tous les livres, madame, sans sourciller ; a vous dit ça droit, c'est comme un vrai notaire.

Mde DUVAYRE :

Où va-t-elle à l'école ?

La Mère CLAUDE :

Ah ! madame Duvayre, vous le savez ben.

Mde DUVAYRE :

Comment ! mais non, je n'en sais rien.

La Mère CLAUDE :

Comment voulez-vous que je l'envoie à l'école ? je suis veuve, toute seule avec cinq petits enfants. Suzette qu'est la plus grande, n'est-ce pas! faut ben qu'a m'aide. Nous avons encore assez d'ouvrage à nous deux pour tenir notre petite boutique et soigner toute not' marmaille.

Mde DUVAYRE :

(*A part.*) Je crois bien. Pauvre femme !

La Mère Claude :

Pendant que j' vas le matin à la halle chercher ma marchandise, Suzette habille les petits, all' les débarbouille, al' l'en fait la soupe, et puis al les mène à l'asile.

Mlle Flora :

Si jeune, elle fait tout cela ?

La Mère Claude :

Faut ben, madame, faut ben, al en fait ben d'autre. Dans la journée, pendant que j' vas laver le linge, al garde la boutique, et le soir nous travaillons ensemble pour raccommoder, repasser ; est-ce que je sais ? quatre garçons, ça use, allez.

Mde Duvayre :

(*A part.*) Quelle vie pénible ! (*Haut.*) Mais il est merveilleux qu'au milieu de tout cela, votre petite fille ait pu trouver le temps d'apprendre si bien son catéchisme.

La Mère Claude :

Aussi, est-ce qu'al en serait jamais venue à bout sans vos chères petites demoiselles qui y ont si bien montré.

Mde Duvayre :

Mes petites filles ?

La Mère Claude :

Depuis trois mois, tous les jours al y font lire et répéter son *catéchime*. A y ont si bien appris qu'y n'y a pas mieux quoi !

SCÈNE IX.—*Les mêmes,* HÉLÈNE, CLAIRE et SUZETTE.

HÉLÈNE :

Ah ! mère Claude, qu'est-ce que vous avez fait là ! il ne fallait pas le dire à maman.

CLAIRE :

C'était un secret.

La Mère CLAUDE :

Pourquoi donc ça, mes petits anges ? j'étais si heureuse,j ' suis venue tout d'suite remercier vot' maman et vous deux.

HÉLÈNE :

Chère maman, Suzette doit faire sa première communion au commencement de mai, la veille de votre naissance. Nous nous étions fait un bonheur de vous la présenter ce jour-là, pour bouquet ; toute parée par nos mains et instruite par nos soins.

CLAIRE :

Nous avions préparé toute la toilette (*elle va chercher un carton qu'elle pose sur une chaise*). Voilà sa robe, son voile, sa ceinture...

Mlle FLORA :

(*Déployant la robe.*) C'est charmant ; c'est fait à ravir !

La Mère CLAUDE :

(*Déployant le voile.*) Ciel de Dieu ! c'est-y gentil ! ! !

Mde Duvayre

Chères enfants ! ! !

Claire :

(*Prête à pleurer.*) Et maintenant, notre surprise est manquée.

Mde Duvayre :

(*Embrassant ses enfants.*) Non, mes enfants, rien n'est manqué. Seulement votre charmant bouquet me rend heureuse un peu plus tôt, voilà tout.

La Mère Claude :

Vous pouvez bien les embrasser, vous êtes joliment heureuse d'avoir des enfants comme ça : si bonnes, si gentilles, si savantes et qui savent travailler ! ! ! (*Elle prend le col brodé*). Regarde donc Suzette, c'est-y joli, c'est-y bien fait ! ! ! regarde, regarde ! ! !

Suzette :

Je suis si saisie que je ne sais quoi dire.

Hélène :

Quel dommage que nous n'ayons pas pu surprendre maman !

Mde Duvayre :

Au contraire, c'est bien mieux comme cela : d'abord, nous assisterons toutes ensemble à la première communion de Suzette ; ensuite, je veux que pour ce jour-là les quatre petits frères soient bien habillés de neuf.

HÉLÈNE et CLAIRE :

(*Sautant et frappant des mains.*) Oh ! merci, maman.

La Mère CLAUDE :

(*Pleurant.*) Ah ! madame Duvayre, c'est trop, c'est trop de bonté.

SUZETTE :

(*Baisant la main de Mde Duvayre.*) Ah ! madame, comment vous remercier.

Mde DUVAYRE :

Mon enfant, le jour de votre première communion vous prierez pour le père d'Hélène et de Claire dont nous sommes en grande inquiétude.

SUZETTE :

Nous avons déjà bien prié pour lui, allez, madame ; tous les jours, après que j'avais récité mon catéchisme, ces Delles me faisaient faire avec elles une prière à la sainte Vierge pour le retour de leur papa. Nous n'y manquions jamais.

Mde DUVAYRE :

Chères saintes enfants !

Mlle FLORA :

Pauvres petits anges ! que c'est bien !

La Mère CLAUDE :

Allons, ma Suzette, tu pourras dire que t'es plus heureuse que ta mère. Tu sais lire ; tu

vas faire ta première communion. Vous me croirez si vous voulez, madame, mais je n'ai pas eu ce bonheur-là, moi.

Mde DUVAYRE :

Comment ! vraiment, pauvre femme, vous n'avez pas fait votre première communion ?

La Mère CLAUDE :

Mon Dieu non. Mon père était soldat, ma mère était morte, a fallu gagner mon pain dans une fabrique dès neuf ou dix ans. Je n'ai *pa* eu le bonheur d'aller à l'école.

Mde DUVAYRE :

Mais, ma pauvre Mère Claude, il est toujours temps de bien faire. Pourquoi ne feriez-vous pas votre première communion en même temps que votre enfant ?

La Mère CLAUDE :

Est-ce que ça se pourrait ?

Mde DUVAYRE :

Certainement que cela se pourrait, vous avez encore trois semaines pour vous préparer.

La Mère CLAUDE :

Mais songez donc que je ne sais ni *a* ni *b*.

Mde DUVAYRE :

Nous vous instruirons.

La Mère CLAUDE :

Comment, vous auriez c'te bonté-là ?

Mde Duvayre :

Avec le plus grand plaisir. Nous allons tout à l'heure aller trouver monsieur le curé. Il n'est pas loin. Vous verrez quel bon et digne pasteur nous avons.

Suzette :

Oh ! oui, mère, tu verras comme il est bon, on n'a pas peur du tout quand on lui parle.

La Mère Claude :

Eh bien ! c'est dit, madame Duvayre, je ferai tout ce que vous me direz.

Mde Duvayre :

Vous verrez, ma bonne mère Claude, nous arrangerons tout cela pour le mieux... Ma bonne tante, êtes-vous contente de mes petites filles ?

Mlle Flora :

Si contente que j'en suis tout attendrie, (*elle les embrasse.*) Je vous rends les armes, ma nièce.

Mde Duvayre :

Je n'ai pas trop mal fait d'avoir confiance en elles, n'est-ce pas ?

Mlle Flora :

Non, non, elles méritent la liberté que vous leur laissez, puisqu'elles en font un si pieux usage, et on peut leur donner de l'argent, car elles savent bien l'employer. Mais, moi, je ne veux pas que ces chers petits

anges soient privés de leurs ombrelles, dont ils ont fait le sacrifice. J'irai tout à l'heure leur acheter les deux plus jolies ombrelles que je pourrai trouver dans Paris.

Mde Duvayre *et les deux enfants.*

Merci, chère tante !

Mlle Flora :

Et comme je ne vois pas de livre de messe parmi les jolies choses préparées pour Suzette, je me charge de lui en donner un, et un beau encore.

Mde Duvayre *et les deux enfants.*

Merci ! merci ! chère tante.

Suzette :

Merci ! madame !

Mlle Flora :

Il faut dire que de mon temps les enfants n'étaient pas si avancés, ni si avisés qu'aujourd'hui.

Mde Duvayre :

Vous croyez, ma tante ?

Mlle Flora :

Il faut convenir aussi, malgré tout, que le système de Mlle Jannet avait du bon.

Mde Duvayre :

(*A part.*) Pas beaucoup.

HENRIETTE :

(*Entre en courant.*)

Madame, madame ! une lettre de monsieur. J'ai reconnu l'écriture !

Mde DUVAYRE :

Ah ciel !

CLAIRE et HÉLENE :

De papa ! une lettre de papa !

Mde DUVAYRE :

Il est sauvé !...... il arrive !.........

CLAIRE et HÉLÈNE :

Quel bonheur !

Mde DUVAYRE :

Dans huit jours il sera ici ! ! !

TOUTES :

Quel bonheur !

HENRIETTE :

Dieu soit loué ! !

Mlle FLORA :

Mon Dieu, nous voilà bien heureuses !

SUZETTE :

La bonne Vierge a écouté nos prières !

Mde DUVAYRE :

Sainte puissance de la religion ! ! ! pendant que ce brave militaire exposait sa vie pour son pays, la charité de ses enfants,

leurs saintes prières le protégeaient auprès de Dieu ! C'est elles qui l'ont sauvé, j'en suis sûre ! ! !

Allons tout de suite remercier Dieu.

J'ai le cœur trop plein de joie, je n'en puis plus.

HENRIETTE :

Oui, oui, allons remercier le bon Dieu et la bonne Vierge ! ! !

Mes amies, puisse le bon Dieu faire germer dans des milliers de jeunes cœurs, ces sentiments de noblesse et de grandeur d'âme que l'on vient de lire ! Il est si beau, si bon, de rendre heureux les déshérités de la fortune ! Avec quel ravissement, le ciel ne contemple-t-il pas la jeune fille, se privant de quelques objets de luxe pour faire la part du pauvre et de l'orphelin ; et combien doit être doux le sourire de Marie, sur son enfant bénie !

Ah ! que cet exemple nous anime. Cherchons Jésus, sous les haillons de l'enfant pauvre, à qui nos mains prépareront une " *toilette de première communion* " ; et, en ce jour où le ciel descend sur la terre, nous serons inondées des consolations qu'il y appor-

4

te ; nos cœurs seront dilatés par l'espérance de la récompense promise à ceux à qui il a été dit : " *J'étais nu et vous m'avez vêtu, venez prendre possession du royaume qui vous a été préparé.*"





LA LECON DE CHANT

LA LEÇON DE CHANT

DUO COMIQUE.

CLAIRE :

(*Modérément.*)

Petite sœur, pas de réplique !
Voici l'heure de nos leçons.

LISE :

(HAUT.) Tu veux m'apprendre la musique
(DIMINUANT) Quand je déteste les leçons !

CLAIRE :

(*Avec animation.*)

N'importe, j'en ai reçu l'ordre.
Elle ne veut pas en démordre !

LISE :

Je saurai bien te résister.
Non, je ne veux pas en démordre !

CLAIRE :

Bon gré mal gré tu vas chanter.
Elle ne veut pas en démordre !

LISE :

Tu ne me feras pas chanter.
Non, je ne veux pas en démordre !

CLAIRE :

Bon gré mal gré tu vas chanter,
Elle ne veut pas en démordre !

LISE :

Tu ne me feras pas chanter.
Non, je ne veux pas en démordre !

REFRAIN.

(*Doucement.*)

CLAIRE :

Vraiment la musique
Est un art magique ;

LISE :

Vraiment la musique
M'est antipathique ;

CLAIRE :

Il règne en vainqueur
Car il sait charmer.

LISE :

A l'apprendre hélas !
Pourquoi m'obliger ?

CLAIRE :

Grâce à ma science,
A ma patience,

LISE :

Tu perds ta science
Et ta patience.

CLAIRE :

(*En badinant.*)

J'espère bientôt
Te le faire aimer.

LISE :

(*En riant.*)

J'espère bientôt
Te décourager.

CLAIRE :

Grâce à ma science,
A ma patience,

LISE :

Tu perds ta science
Et ta patience,

CLAIRE :

(*Gaiement.*)

J'espère bientôt
Te le faire aimer.

LISE :

(*Gaiement.*)

J'espère bientôt
Te décourager.

PARLÉ.

LISE :

—Non !...... non !...... non !...... Je ne veux pas chanter, et je ne chanterai pas !

CLAIRE :

Voyons, ma petite Lise...

LISE :

(*Très-vite*) Il n'y a pas de petite Lise qui tienne ! J'ai la musique en horreur à cause des difficultés qu'on y rencontre à chaque instant. Les dièzes, les bémols, les bécarres, les pauses, les croches, les noires, les clefs, les soupirs... est-ce que je sais, moi !... un tas de choses plus difficiles à comprendre les unes que les autres ! jamais je ne me mettrai tout cela dans la tête ; dès lors il est inutile de m'ennuyer plus longtemps avec ces hiéroglyphes.

CLAIRE :

Là ! là !...... as-tu fini ?

LISE :

Oui !

CLAIRE :

Ouf ! c'est heureux ! quel flux de paroles ! on dirait un robinet qui coule.

LISE :

C'est comme cela !

CLAIRE :

Sais-tu bien que si tu avais pour professeur de chant une étrangère, au lieu d'une sœur, tu serais sévèrement punie pour ton indiscipline !

LISE :

Eh bien ! punis-moi ! Tu ne me feras toujours pas changer d'avis !

CLAIRE:

(*A part.*) Oh ! l'entêtée !... (*Haut.*) Allons, ne nous disputons pas, et parlons raison.

LISE :

A propos de musique ?

CLAIRE :

Te rappelles-tu cette fameuse soirée, l'année dernière, chez grand-papa ?

LISE :

Oui, tu as chanté au piano un air d'opéra-comique...... je ne sais plus lequel... et tout le monde t'a applaudie.

CLAIRE :

Bon ! puisque tu as si bonne mémoire, tu te souviens aussi, sans doute, que dès ce moment, tu as désiré obtenir les mêmes succès ?

LISE :

Oui, j'ai fait la sottise de demander à apprendre le chant, et maman t'a nommée mon professeur.

CLAIRE :

Là ! tu vois bien !

LISE :

J'ai été joliment bête, ce jour-là !...

CLAIRE :

Tu ne veux donc plus, maintenant, provoquer les applaudissements ?

LISE :

Non ! si j'avais su... je...

CLAIRE :

Va... parle...

LISE :

Tout ça ne prouve rien. La musique m'ennuie ; je ne veux plus l'apprendre.

CLAIRE :

Encore !

LISE :

Toujours !

CLAIRE :

Franchement, j'ai là une triste élève !

REFRAIN.

CLAIRE :

Vraiment la musique
Est un art magique ;

LISE :

Vraiment la musique
M'est antipathique ;

CLAIRE :

Il règne en vainqueur
Car il sait charmer

LISE :

A l'apprendre hélas !
Pourquoi m'obliger ?

CLAIRE :

Grâce à ma science,
A ma patience,

LISE :

Tu perds ta science
Et ta patience ;

CLAIRE :

(*En badinant.*)

J'espère bientôt
Te le faire aimer.

LISE :

(*En riant.*)

J'espère bientôt
Te décourager.

CLAIRE :

Grâce à ma science,
A ma patience,

LISE :

Tu perds ta science
Et ta patience ;

CLAIRE :

(*Gaiement.*)

J'espère bientôt
Te le faire aimer.

LISE :
(*Gaiement.*)

J'espère bientôt
Te décourager.

II.

CLAIRE :

Il n'est pourtant pas difficile
D'apprendre à chanter avec goût.

LISE :

Je ne suis donc qu'une imbécile,
Car je n'en puis venir à bout.

CLAIRE :

Si tu le voulais, je t'assure...

LISE :

Non, je n'y parviendrai jamais.

ENSEMBLE :

CLAIRE :

Daigne au moins tenter l'aventure
Je crois que tu réussirais !

LISE :

A quoi bon tenter l'aventure ?
A rien je ne réussirais !

PARLÉ :

CLAIRE :

Ainsi, c'est bien décidé ? tu renonces à la gloire, au triomphe ?

LISE :

Ah ! oui !... à ce prix-là, c'est trop cher !

CLAIRE :

Soit !... (*A part.*) Employons un autre moyen. (*Haut.*) Ta résolution me fait beaucoup de peine.

LISE :

Vraiment !

CLAIRE :

Sans doute ! on va dire que je n'ai pas eu l'adresse de t'apprendre ce que je sais.

LISE :

Ah ! tu crois ?

CLAIRE :

Oh ! c'est certain !...

LISE :

(*A part.*) C'est peut-être vrai !... Pauvre sœur !.........

CLAIRE :

(*A part.*) Elle se tait... J'ai touché juste... (*Haut.*) Ne serait-ce que par amitié pour moi, tu devrais surmonter ta répugnance.

LISE :

Allons... essayons encore !

CLAIRE :

Ah ! à la bonne heure ! chère sœur ! (*elle l'embrasse.*)

LISE :

Oh ! c'est bien pour toi !

CLAIRE :

Merci !... Tiens, si tu veux, étudions l'air du *Pré aux clercs.*

LISE :

Le *Pré aux clercs*... j'aimerais mieux... au clair... de la lune...

CLAIRE :

Apprenons d'abord la première ligne...... Ecoute-moi bien : (*elle prend un cahier de musique sur le piano, et chante, en battant la mesure, les premières mesures de l'air : Rendez-moi ma patrie.*) Si, la, sol, do, si, la,...... à toi maintenant.

LISE :

(*Chantant faux.*) Si, la, sol......

CLAIRE :

Non ! ce n'est pas cela, c'est trop haut : Si, la, sol...... va !

LISE :

Si... la sol...... (*Elle s'est arrêtée longtemps sur le Si et a dit le Sol très vite.*)

CLAIRE :

Non ! C'est bien comme intonation, mais tu restes trop longtemps sur le Si.

LISE :

Quelle scie, mon Dieu !.........

CLAIRE :

Si, la sol ; do, si la... à toi.

LISE :

Si, la sol ; Do si la (*elle a dit ces trois notes sans séparer le Do des deux dernières.*)

CLAIRE :

Bon, en t'étalant davantage sur le Do......

LISE :

Qu'est-ce que tu dis ?......

CLAIRE :

C'est juste, tu ne sais pas...... *s'étaler sur une note* veut dire lui donner plus de valeur qu'à une autre.

LISE :

Ah ! bien.

CLAIRE :

Encore une fois.

LISE :

Si, la sol ; Do, si la...

CLAIRE :

Bravo ! parfait ! Tu vois qu'on y arrive tout de même.

LISE :

Ce n'est pas sans peine !

CLAIRE :

Bah ! cela finira par aller tout seul. Dis les paroles, maintenant.

LISE :

(*Chantant.*) Rendez-moi ma pat......

CLAIRE :

Hein ?

LISE :

Je dis ce qu'il y a !

CLAIRE :

Comment, rendez-moi ma patte... Pourquoi t'arrêtes-tu sur *patte* ?

LISE :

Parce que la première ligne finit là.

CLAIRE :

Oh ! il ne faut pas couper les mots ainsi en deux tronçons !... sur la seconde ligne, il y a : *rie.*

LISE :

C'est vrai ; ça fait une patte et du riz !

CLAIRE :

Mais non ! ça fait *patrie* ! rendez-moi ma patrie !

LISE :

Ah ! bon !

CLAIRE :

(*A part.*) Quelle patience, bonté divine !

LISE :

Franchement, il n'y a qu'en musique qu'on voit de pareilles choses... Tu as beau faire, j'en ai assez !......

REFRAIN.

CLAIRE :

Vraiment la musique
Est un art magique ;

LISE :

Vraiment la musique
M'est antipathique ;
Etc., etc., etc.

III.

CLAIRE :

Eh quoi ! si vite tu te lasses
Et tu ne veux plus m'écouter.

LISE :

Ah ! que veux-tu ? quoique tu fasses,
Je ne saurai jamais chanter.

CLAIRE :

Allons donc ! pas d'impatience !

LISE :

La musique est un vrai fatras !

ENSEMBLE :

CLAIRE :

Avec de la persévérance
On arrive à tout, ici-bas !

LISE :

Malgré tant de persévérance
J ai beau faire, je ne puis pas !

PARLÉ :

CLAIRE :

Comment, tu ne peux pas ?

LISE :

Non, là !

CLAIRE :

Vous saurez, mademoiselle, qu'on peut tout ce qu'on veut.

LISE :

Ah ! ça, par exemple !...

CLAIRE :

Oui, c'est maman qui me l'a dit.

LISE :

Ah !... alors laisse-moi tranquille avec ta musique.

CLAIRE :

Pourquoi ? quel rapport ?...

LISE :

Parce que je le veux.

CLAIRE :

Ce n'est pas la même chose !

LISE :

Mais si !

CLAIRE :

Mais non ! on peut ce qu'on veut quand on veut des choses raisonnables.

LISE :

Alors tu n'es pas raisonnable en voulant m'apprendre la musique.

CLAIRE :

Comment !... mais si......

LISE :

Mais non, puisque tu ne peux pas !

CLAIRE :

Tu ne sais ce que tu dis, et pendant ce temps, l'heure passe.

LISE :

Heureusement !

CLAIRE :

Allons ! allons ! travaillons !

LISE :

Ah ! encore ?

CLAIRE :

Toujours... laissons le *Pré aux clercs*, c'est trop difficile pour toi, et prenons ce dont tu parlais tout à l'heure, l'air du *Clair de la lune.*

LISE :

Oh ! celui-là, je le sais !

CLAIRE :

Est-ce bien sûr ?

LISE :

Pardine !... tiens, écoute : (*elle chante.*) Au clair de la...

CLAIRE :

Non, non ! dis les notes.

LISE :

Soit ! (*elle chante l'air du Clair de la lune.*) Do, do, do, ré, mi ; ré ; do, mi, ré, ré, do.

CLAIRE :

(*Reprenant à l'octave inférieure pour faire une rentrée.*) Do, ré, mi, fa, sol, la, sol...... (*Puis toutes deux continuent en duo, et sans interruption.*)

ENSEMBLE :

LISE :

Do, do, do, ré, mi ; ré ; do, mi, ré, ré, do...

CLAIRE :

Mi, mi, mi, sol, do ; sol ; mi, do, sol, sol, mi...

LISE :

Tiens !... mais !...

CLAIRE :

Quoi donc ?

LISE :

C'est drôle !... quand tu m'as appris cela, je n'ai jamais pu le chanter......

CLAIRE :

Et maintenant, tu y parviens sans peine.

LISE :

C'est vrai !

CLAIRE :

Ça te prouve que j'avais raison : rien ne résiste à la persévérance. Une chose te parait difficile ? Acharne toi dessus !...... Tu ne la comprends pas encore ? laisse-la reposer quelque temps ; après, tu seras toute surprise d'en venir à bout.

LISE :

Vrai ?

CLAIRE :

Dame ! l'épreuve du *Clair de la lune*......

LISE :

Oui, ce clair de lune m'éclaire sur *l'autre* face de la question... et je me sens maintenant, grâce à toi, en état d'apprendre la musique.

CLAIRE :

A la bonne heure ! je savais bien que j'y arriverais ! la persévérance ! il n'y a que cela !......

REFRAIN.

CLAIRE :

Vraiment la musique
Est un art magique ;

LISE :

Vraiment la musique
Est un art magique

CLAIRE :

Il règne en vainqueur
Car il sait charmer.

LISE :

Il règne en vainqueur
Car il sait charmer.

CLAIRE :

Grâce à ma science,
A ma patience,

LISE :

Grâce à ta science,
A ta patience,

CLAIRE :

Enfin j'ai donc su
Te le faire aimer.

LISE :

Enfin tu sauras
Me le faire aimer.

CLAIRE :

Grâce à ma science,
A ma patience,

LISE :

Grâce à ta science,
A ta patience,

CLAIRE :

Enfin j'ai donc su
Te le faire aimer.

LISE :

Enfin tu sauras
Me le faire aimer.

LA LOTERIE
DE LA
SAINTE-CATHERINE

LA LOTERIE
DE LA
SAINTE-CATHERINE

PROVERBE EN UN ACTE.

PERSONNAGES :

Mlle Jenny, *sous-maîtresse.*
Une Dame, *simplement vêtue.*
Une Paysanne, *sa bonne.*
Louise.
Aline.
Armande.
Eugénie.
Maria.
Elise.
Plusieurs jeunes élèves.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle où se trouvent des élèves disposées pour une petite fête.

Louise, Aline, Armande, Eugénie.

Aline :

Ah ! ça, mesdemoiselles, j'espère que nous

allons passer joyeusement notre fête de la Sainte-Catherine. Il n'y a pas de classe demain ; cela n'arrive pas souvent, il faut en profiter.

ARMANDE :

Tiens ! comme si ce n'était pas notre intention ! Crois-tu que nous avons besoin de conseil pour cela ?

ALINE :

Je ne dis pas cela, mais si vous n'aviez pas encore adopté un plan......

ARMANDE :

Si fait, si fait. D'abord tu sais qu'une fois les offices terminés, c'est le moment d'une belle collation. Chacun son tour ; collation d'autant plus aimable qu'elle dure toute la soirée, accompagnée de jeux.

LOUISE :

Nous ne manquons jamais les bonnes occasions. Nos parents sont si bons, qu'ils sont aussi heureux que nous quand nous nous amusons. Nous devrions bien leur payer cela en amour et en prévenances.

ARMANDE :

Ah ! ça ! voyons un peu ! Je conviens que tu as raison, mais te voilà grave comme un pot de moutarde. Est-ce qu'on peut passer le jour de la Sainte-Catherine sans s'amuser ?

EUGÉNIE :

Oh ! personne ne dit cela. D'ailleurs, nous sommes trop bonnes joueuses, et puis nous ne voulons pas de sermon aujourd'hui. Jouons, et jouons vite, car la journée va s'écouler en conversation.

ALINE :

C'est vrai, cela ; au surplus, voilà mademoiselle Jenny qui nous recommandera aussi de nous bien amuser. Allons à sa rencontre. (*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

Mlle JENNY, LOUISE. (*Une dame simplement vêtue et Marguerite sa bonne*).

Mlle JENNY :

Eh bien ! vous partez ! vous n'étiez donc pas encore prêtes ? (*Louise revient sur ses pas.*)

LOUISE :

Je vous cherchais, mademoiselle, vous savez que nous ne trouverions pas de bonne fête sans-vous.

Mlle JENNY :

Ni nous non plus, mes chères petites, quand vous êtes dociles et aimables ; c'est notre plus grande satisfaction d'être avec vous et de participer à vos jeux. (*Elle l'embrasse. Pendant ce temps, une dame arrive*

très simplement vêtue, avec une domestique vêtue en paysanne.)

SCÈNE III.

Les mêmes, les deux dames dont l'une vêtue en paysanne.

LA PAYSANNE :

Mon Dieu, madame, pour l'amour de Dieu, prenez courage ; le bon Dieu, qu' vous priez si bien, viendra sans doute à not' secours.

LA DAME :

Ah ! Marguerite, c'est fini, tout espoir est perdu pour moi ! Mon mari malade, plus d'argent, plus d'emploi, et bientôt plus de pain ! (*Apercevant les élèves*): O mon Dieu ! il y a là quelqu'un, taisons-nous.

LOUISE :

(*A Mlle Jenny*).

Quelle est donc cette dame ?

MLLE JENNY :

Je ne sais, mon enfant. Comme elle paraît distinguée, malgré son air souffrant et triste.

LA DAME :

(*S'essuyant les yeux.*)

Nous cherchions ici quelqu'un. Pardon, mesdames, nous nous sommes trompées. (*A part.*) Tâchons de ne pas laisser voir notre misère et nos chagrins.

LOUISE :

Si nous connaissions la personne que vous cherchez, nous vous aiderions à la trouver ; nous pouvons hien courir après, nous avons de si bonnes jambes.

LA DAME :

C'est la tranquillité que je cherche, et certes, je ne pourrais la trouver maintenant, le découragement l'a chassée de mon cœur.

LOUISE :

Vous paraissez triste, madame. Si nous pouvions vous être utiles à quelque chose ?

LA PAYSANNE :

J' sais ben en quoi.

LA DAME :

Oh ! merci, je suis un peu souffrante.

EUGÉNIE :

(A part.) Quand je rencontre une figure gaie le matin, je suis guillerette toute la journée. Mais quand je vois une figure triste *(elle soupire)*, cela me rend comme un bonnet de nuit.

LOUISE :

Je vous en prie, madame, nous pourrions peut-être......

LA DAME :

Les peines des amis tourmentent beaucoup; quand on les voit dans la gêne, on souffre autant qu'eux.

ARMANDE :

Si cette dame pouvait venir un peu avec nous demain, notre joie lui ferait peut-être du bien ! elle se réjouirait avec nous.

Mlle JENNY :
(*Fait signe de se taire*).

Quand on a de la peine, mon enfant, la joie des autres fait mal.

LA DAME :
(*Avec véhémence*).

Oh ! chère petite, quand les gens ont perdu tout ce qu'ils possédent, qu'ils sont à la veille de manquer de tout, qu'ils sont sans ressource, et presque sans pain......

LOUISE :

Du pain !...... Nous pourrions leur en donner.

LA DAME :

Et ces malheureuses gens vont être mis à la porte de leur demeure parce qu'ils doivent leur loyer. (*Elle pleure.*)

LA PAYSANNE :

C'est justement s' n'histoire !... C'est ben vrai. All'a toujours été si bonne ! Ah ! que j' serions contente d'la voir rire comme autrefois ?

LOUISE :
(*Avec sentiment.*)

Mon Dieu ! accordez-nous les moyens de leur être utiles !

SCÈNE IV.

LES MÊMES.

(*Les enfants reviennent avec quelques compagnes*).

ALINE :
(*Courant*).

Oh ! pardon, je n'avais pas vu qu'il y avait quelqu'un.

EUGÉNIE :

Est-ce que nous allons rester avec ces gens-là ?

LOUISE :

Cette dame-là a bien du chagrin, sans doute pour quelque parent ou ami, ou pour elle. Nous devons respecter son malheur.

Mlle JENNY :

Madame, ne vous affligez pas ainsi, ces personnes redeviendront plus heureuses. Si nous étions riches, nous vous aiderions à leur faire du bien.

LA PAYSANNE :

Oh ! q' c'est ben d' donner d' l'espoir. T'nez, mesdemoiselles, quand on a été ben élévée, qu'on a reçu une bonne inducation, qu'on a toujours été ben servie, ben habillée, qu'on a toujours rendu des services aux autres, c'est dur, allez, ah ! oui, c'est ben dur de presque demander pour soi.

Mlle Jenny :

(*S'approchant de la paysanne*).

Est-ce que vous connaissez cette dame ?

La paysanne :

Si j' la connaissons ! je crois ben, j'l'avons élévée, c't ange-là.

Armande :

(*Plus bas*).

Est-ce que ce serait cette dame-là ?

La paysanne :

Juste ! c'est elle !

Jenny et Louise :

O mon Dieu ! mon Dieu ! comment faire ?.. Ah ! une idée !...... (*A la dame.*) Madame, si ce méchant homme voulait attendre un peu, nous essaierions à faire un petit ouvrage. Enfin, comptez sur notre bonne volonté, et sur toute notre sympathie.

La Dame :

Vous êtes bien compatissantes, aimables demoiselles ; recevez mes remercîments pour vos bonnes paroles, elles font tant de bien ! C'est l'aumône du cœur. J'espère que le bon Dieu vous les rendra en bénédictions.

Mlle Jenny :

Prenez courage, madame,jamais Dieu n'abandonnera ceux qui ont été miséricordieux pour les autres. Car vous savez qu'il usera

de la même mesure dont on aura fait usage envers son prochain. Aussi, vous avez des droits aux services des bons cœurs. Espérez, madame, n'est-ce pas ? Nous allons chercher un moyen.

La Dame :

Merci, bonne demoiselle, que Dieu vous bénisse, et vous conserve toujours heureuse. Viens, Marguerite, notre malade nous attend ; adieu. (*Elles s'en vont.*)

SCÈNE V.

Les mêmes, Aline, Maria.

Mlle Jenny :

J'ai un petit projet pour venir en aide à cette dame, qui paraît si bonne. Mais vous, que feriez-vous, mes amies ?

Aline :

Moi, je puis donner dix sous.

Armande :

Moi, je dois avoir une jolie ménagère, j'en demanderai l'argent, et je le donnerai tout ensuite.

Eugénie :

Moi, quand j'aurai reçu mes étrennes, j'aurai de l'argent et je pourrai offrir quelque chose.

Mlle JENNY :

Y pensez-vous, mon enfant ? quand on a faim, c'est tout de suite qu'il faut avoir. Qui donne vite, donne deux fois..

EUGÉNIE :

Ah ! c'est vrai. Je me rappelle avoir déjeuné un jour à deux heures... Oh ! comme j'étais malheureuse ! et avec quelle joie j'ai mangé ma tartine !

ARMANDE :

Que nous serions heureuses si nous pouvions avoir assez d'argent pour aider un peu cette famille !

LOUISE :

Nous en aurions tout de suite, si nous n'avions pris le projet de l'employer pour nos pâtisseries. Si vous voulez ?......

EUGÉNIE :

Voilà une invention délicieuse, et la Ste-Catherine ?

ALINE :

Nous pourrions peut-être arranger les choses. On dit qu'il est avec le ciel des accommodements ; nous pouvons bien en faire avec les Saints.

EUGÉNIE :

Sainte Catherine sera toujours indulgente, elle...... mais notre estomac ?

LOUISE :

Dame ! nous ne ferions pas encore un grand sacrifice ! quand nous sacrifierions quelques gâteaux, quelques pâtés, du moins nous aurions la joie d'avoir fait une bonne action. Le dessert passerait peut-être avec une indigestion, mais une bonne action, mes amies, une bonne action, cela ne fait que du bien et durera toujours.

MARIA :

Moi, je suis de ton avis.

EUGÉNIE :

Eh bien ! moi, pas du tout. Voilà qui est plaisant ; parce que cette femme, " qui est peut-être une intrigante ", arrive juste aujourd'hui, il faut sacrifier ce que nous avons pour notre amusement ? Dispose de ton argent si tu veux, mais pas du nôtre.

MARIA :

Allons aux voix ! Si la plus grande partie est d'accord, nous ferons ce qu'Aline propose... Moi, voilà les 5 francs que l'on m'a envoyés samedi pour m'amuser, je les donne de bon cœur.

EUGÉNIE :

Eh bien ! qu'en dites-vous mes amies ?

TOUTES :

Que nous consentons, oui, oui.

Mlle Jenny :

Vous avez raison, mes amies, une bonne action laisse un bon souvenir. D'ailleurs, ma chère Eugénie, faisons toujours le bien. Vous savez que saint Martin a fait l'aumône au démon ; mais Dieu jugeait son action. Si cette dame a une figure trompeuse, tant pis pour elle ; rendons-lui service. Dieu jugera notre intention.

Maria :

Nous avons cinquante francs, nous pouvons en donner trente, qui les portera ?

Plusieurs :

Moi, moi, si on veut me le permettre.

Mlle Jenny :

L'une de nous ira prier cette dame de vouloir bien recevoir ce petit paquet, en attendant que nous allions la voir. Après cela, si vous voulez, mes amies, nous ferons une petite loterie, nous trouverons des lots, nous ferons des billets, et quand on saura que c'est pour rendre service à cette honnête famille, tout le monde nous en prendra.

Aline :

Une de mes parentes a fait comme cela pour un brave homme de la campagne qui était infirme. On lui a donné cent cinquante francs. Si vous aviez vu comme il était heureux !

Armande :

Oui, nous donnerons des billets à toutes

nos amies, qui en donneront aux amis des amis de leurs amies, et vous verrez comme il y en aura !

MARIA :

Nous allons chercher des lots et nous les apprêterons.

LOUISE :

Moi, je vais faire des billets. Oh ! je voudrais en donner beaucoup ; courez chercher vos lots.

MLLE JENNY :

Amusez-vous, mes enfants, en nous attendant, si vous ne pouvez nous être utiles. (*Elle sort*).

ELISE :

Vous allez avoir toute la gloire de la bonne action, et nous n'aurons rien à faire.

LOUISE :

Chantez, amusez-vous, nous ne serons pas longtemps.

ELISE :

Ces demoiselles vont faire des billets, mais, mon Dieu, à qui les donnerons-nous, s'il n'y a personne ! (*Elle s'arrête*). Bah ! chantons, il viendra du monde, nous proposerons ces billets, et tout le monde devinera que c'est pour une bonne œuvre. Cet argent donnera la joie et le bonheur chez ces honnêtes gens. Que nous serons heureuses de leur faire du bien ! (*Elles chantent*).

SCÈNE VI.

LES MÊMES

LA PAYSANNE :
(*Qui arrive en courant*).

Mesdemoiselles, ah ! combien nous avons de remercîments à vous faire de vos bonnes inspirations, ou plutôt de votre bonne action ! je viens vous en conter le résultat. Vous savez bien que, dans le mal comme dans le bien, il faut quelqu'un qui commence. Imaginez-vous, mes petits anges, qu'aussitôt que cette demoiselle eût remis le paquet à madame, le propriétaire était-là, madame le pria d'accepter l'argent qu'elle tenait, et ne garda rien pour elle " qui en avait tant besoin." C'est un brave homme, tout de même, voyez vous ; j'ai vu des larmes dans ses yeux ; mais il partit tout de suite. Un instant après la bonne revint, apportant un grand panier de provisions de la part de son maître, qui faisait bien des compliments à monsieur, pour qu'il se rétablisse bien vite.

PLUSIEURS :

Ah ! quel bonheur !

MARGUERITE :

Mais c'est pas tout. Pendant que ma pauvre maîtresse pleurait et riait à la fois, voilà que le facteur arrive ! Monsieur et madame étaient saisis, c'était encore une bonne nouvelle ! La place que monsieur attendait de-

puis longtemps sera toute prête à prendre dans quinze jours. Ça arrivait comme Mars en carême. Les joues de monsieur qui étaient pâles, sont devenues de joie comme de l'incarnat. La fièvre est partie tout de suite, et lui est resté gai comme un pinson. En voilà des bonheurs !

Mlle JENNY :

Vous voyez, mes amies, le résultat que peut avoir une pensée exécutée promptement ! Voilà une famille heureuse, car nous pourrons avec l'argent de la loterie leur donner encore de quoi attendre les quinze jours, et alors ils seront tout à fait bien.

Ne sommes-nous pas plus contentes que d'avoir quelques friandises de plus ? C'est bien la meilleure de toutes les récréations. Et puis, quand nous reverrons cette dame, comme sa figure exprimera le bonheur ! et nous serons aussi satisfaites qu'elle, notre cœur sera content, car nous aurons accompli le précepte de l'Évangile, qui dit :

“ *Qu'il faut faire à autrui ce que nous voudrions qu'on nous fît.* ”

Les plus petites devaient aussi leur part à la fête de famille. Comme elles s'en acquittaient bien ! Comme il était charmant d'entendre et leurs fables et leurs poésies !......

Il me semble voir cette gracieuse petite

bande (mise dans ses plus beaux atours) s'avancer gaiement, un étendard à la main représentant les différentes lettres de l'alphabet ; et s'introduire l'A B C de la Sainte Vierge.

Cette prière, nous dit une d'entre elles, fut composée, de 1370 à 1375, par le célèbre Chaucer, père de la poésie anglaise ; suivant quelques-uns, à la requête de Blanche, duchesse de Lancaster, pour son usage particulier. La traduction de l'anglais en français est due au chevalier de Chatelain, nous disait une autre.

L'A B C DE LA STE VIERGE

A

A TOI, Marie ! à toi, Dame de bon secours,
Reine des affligés, à toi seule ai recours
Pour obtenir de toi solace à ma souffrance
Et raviver en moi les feux de l'espérance.
Vierge puissante au ciel, Fleur de toutes les fleurs,
Par ta bonté sans borne allège mes douleurs,
Surtout prends en pitié ma langueur dangereuse,
Car le péché me tient sous sa griffe honteuse.

B

BIENVEILLANT, généreux envers tous est ton cœur,
Donc ne refuseras de calmer ma douleur ;
Car ne peux rebuter en bonne conscience
Celle qui dans toi, Vierge, a mis sa confiance.
Qui sous ton saint giron s'abrite, est en repos ;
C'est un port de refuge où n'entrent pas les maux.
Vois comme sept voleurs veulent me circonscrire !
Au secours, au secours ! ou sombre mon navire.

C

CHÈRE Mère de Dieu, la consolation
Du pécheur ici-bas, vois ma confusion !
Car le péché si bien s'est glissé dans mon âme,
Que, mal éteinte encor, j'en sens l'horrible flamme
Se montrer à tes yeux, Source de pureté !
Si, qu'en dépit de moi l'affreuse iniquité
Pourrait bien m'envahir et torturer mon âme,
Si ne me secourais, ô bienveillante Dame !

D

Douter n'est pas permis que par toi le bon Dieu
Fit un pacte avec l'homme errant sans feu ni lieu,
Lorsque, du Paradis quittant le sanctuaire,
Il s'en vint tout confus végéter sur la terre.
Si comme dès l'abord fut demeuré tendu
De la justice l'arc,—le genre humain perdu
Eût certe été frappé par la vibrante corde.........
Mais Dieu, pour le sauver, fit la miséricorde.

E

En toi j'ai toujours mis, Vierge, tout mon espoir,
Tu calmas maintes fois mon affreux désespoir,
Et près ton divin fils tu me fis trouver grâce.
Mais lorsqu'arrivera par le temps, par l'espace,
Le jour tant redouté du dernier jugement,
Dans moi sera trouvé si peu de fret vraiment,
Qu'à moins que d'ici-là, Vierge, tu ne m'amendes
N'aurai de mon bilan que piètres dividendes.

F

Fais route vers ta tente, en cherche d'un abri,
Pour y cacher mon trouble et mon esprit aigri ;
Daigne m'y recevoir, t'en prie, ô Vierge sainte !
Pour calmer mon émoi, pour rassurer ma crainte ;
Bien que je sois méchante et sujette au péché,
Que mon esprit soit faible, et souvent fort bouché ;
Mais vois, ton ennemi, le mien rugit de joie,
S'imaginant pouvoir déjà tenir sa proie.

G

Gloire du monde entier, Vierge, Mère du Christ,
Toujours pleine de grâce, et douce au cœur contrit,
Et sur terre et sur mer d'humeur toujours affable,
Aide-moi d'un regard et sois-moi secourable,
Afin que contre moi mon père ne soit pas,
Car dans le droit sentier n'ai pas porté mes pas ;
Sur moi si tu n'étends un bienveillant dictame,
Au fond de l'enfer il bannira mon âme !

H

Homme il est devenu, selon sa volonté,
Pour former alliance avec l'humanité.
Et de son divin sang il a signé le pacte
Sur le bois de la croix par le plus sublime acte.
Pour nous autres pécheurs souvent manquant de foi
Il a donné rançon, mieux que rançon de roi !
Adonc daigne, ô Marie, ô Dame radieuse,
Blanchir de tes clartés mon âme ténébreuse.

J

Je sais, Mère de Dieu, Dame de bon secours,
Que tu nous veux du bien sur la terre toujours ;
Que lorsque dans l'erreur, hélas ! tombe notre âme,
Ta pitié nous guérit, ta pitié nous réclame,
Que tu fais notre paix avec son souverain,
Et nous aide à rentrer dedans le droit chemin.
Celui qui t'aime donc est un objet d'envie,
Car il te trouvera quand finira sa vie.

K

KYRIE ELEISON !... Ceux qui disent avec foi
Ces mots, sont des esprits illuminés par toi,
Et celui-là toujours qui marche dans ta voie
Ne trouvera jamais dans son sentier que joie.
Or, Reine de bonté, de consolation,
Puisqu'à toi je m'adresse en mon affliction,
Fais que mon ennemi n'aggrave ma blessure ;
Je remets en tes mains ma guérison, ma cure.

L

LAS ! je ne saurais pas dépeindre ta douleur
Sous la croix, quand mourut ton fils, notre Sauveur,
Mais de par cette peine à nulle autre semblable,
Que te fit endurer ta bonté charitable,
Reine, ne souffre pas qu'un obstiné pécheur,
Selon son bon plaisir—sur lui malheur ! malheur !..
Annihile ton vœu d'amour et de concorde.
Fais à tel insensé, Vierge, miséricorde !

M

MOÏSE, qui jadis vit le buisson ardent
Tout flamboyer de feux, et sans que cependant
Du plus petit fagot ne l'enflammât l'attache,
Est l'emblème certain de la vertu sans tache ;
Toi seule es le buisson sur lequel, c'est écrit,
Descendit dans sa gloire un jour le Saint-Esprit.
Vierge de pureté, dont si candide est l'âme,
Défends-nous donc du feu de l'éternelle flamme.

N

Noble et grande Princesse, au-dessus mille fois
Des majestés d'un jour, des reines et des rois,
Sainte Mère du Christ, oh ! si jamais notre âme
Dans ses nombreux ennuis a parfois un dictame,
A toi nous le devons ; dans notre adversité
Toi seule es l'avocat de notre humilité,
Et cela pour bien peu...... Modique est ton salaire,
Et pour quelques *Ave* nous en voyons l'affaire.

O

O Lumière des yeux dépourvus de clarté !
O plaisir du travail ! ô trésor de bonté !
Toi, vase précieux que Dieu choisit pour mère
A son Fils adoré, quand il vint sur la terre !
Qui de Dieu la servante en ton humilité
Es maintenant maîtresse au ciel, en vérité,
De nos vœux jusqu'à Dieu va porter la prière,
Toi qui ne fais défaut ici-bas à nul hère.

P

Pourquoi le Saint-Esprit, un esprit tout d'amour,
Te rechercha, je veux m'en enquérir un jour ;
Je veux savoir aussi, quand frappa ton oreille
La voix de Gabriel t'annonçant la merveille
De la Conception, de Dieu quel fut le but.
Nous l'avons su depuis, c'était notre salut !
Car si nous faisons mal, par ton interférence
Nous sommes pardonnés, si faisons pénitence.

Q

QUAND je viens à penser, Modèle de candeur,
Que moi j'ai fait offense à mon divin Sauveur,
Et que mon âme peut s'affaisser dans le gouffre
De l'abîme sans fond de l'enfer... que je souffre !
Qui sera mon garant auprès du doux Jésus ?
Toi, Trône de Sagesse, emblème des vertus !
De notre adversité tu prends pitié, je pense,
Plus qu'on ne peut narrer, ô toi, Puits d'indulgence!

R

REDRESSE mes erreurs, Etoile du matin,
Car je n'ose affronter du Maître du destin,
Encor qu'il soit un père, un père que j'admire,
Le juste châtiment, tant terrible est son ire !
Mère du doux Jésus, Trésor de charité,
Oh ! daigne être plutôt mon juge en vérité,
Car toujours la pitié dans ta belle âme abonde,
Et c'est par ton concours que Dieu sauva le monde

S

SOUTIEN des affligés, Reine de sainteté,
Par ta sainte entremise et ta sainte bonté
Dieu nous accorde à tous le pardon de nos fautes,
Tant par delà le ciel tes fonctions sont hautes.
Il t'a fait son vicaire et t'a donné pouvoir
Dispenser sa justice au gré de ton vouloir ;
Voilà pourquoi ton front de blancheur sans égale
Est couronné toujours de façon si royale.

T

Temple de Salomon, Temple tout brillant d'or,
Où Dieu voulut cacher son unique trésor,
Temple d'où sont exclus les mécréants profanes,
Temple mystérieux et tout voilé d'arcanes,
Reçois-moi sous ta voûte et près de ton autel,
Car ne puis plus long temps surnager,... c'est réel;
Les épines m'ont fait telles égratignures
Que suis presque perdue au vif de ces blessures.

V

Vaisseau d'élection, ô de David la Tour,
Qui du frais paradis nous conduis au séjour,
Daigne aussi m'enseigner, pour obtenir ta grâce,
Etre digne de toi, ce qu'il faut que je fasse :
J'ai pataugé, je sais, dans l'ordure et l'erreur,
Mais ne l'ignore pas comme il est bon ton cœur !
Adonc ajourne-moi dans ta miséricorde,
La-haut à ce pays de paix et de concorde !

X

Xylobalsame ! ô Christ ! qui pour nous sauver tous
Et de ton père au ciel apaiser le courroux,
Dans le sein d'une Vierge un jour a pris naissance,
De nos affreux péchés pour faire pénitence ;
Qui mourus sur la croix pour mon propre salut,
Serai-je donc encore un enfant de rebut ?
Secours du genre humain, sainte Vierge Marie,
A vaincre Belzébuth aide-moi, je te prie.

Y

Y a-t-il un seul doute, en quittant son bivouac,
Quand Abraham au mont conduisit Isaac,
Pour le sacrifier, que le fils de ce père
Ne crût voir se lever son aurore dernière ?
Ainsi pour nous ton Fils mourut comme un agneau,
De la miséricorde allumant le flambeau !
Sois donc, Porte du ciel, à nos vœux accessible,
Sois notre bouclier, rends-nous le Ciel possible.

Z

Zacharie, un de ceux, qui, c'est la vérité,
Ont dès les premiers temps célébré ta bonté,
T'appelle l'heureux Puits où de toute souillure
Peut toujours se laver l'âme la plus impure :
A la race d'Adam adonc je veux prêcher
Qu'avec le repentir chacun peut t'approcher ;
Et qu'aux pécheurs contrits, sainte Vierge Marie,
Là-haut tu fais trouver la céleste patrie !

Les applaudissements n'étaient pas, surtout, ménagés à la *petite* qui nous arrivait dans les atours d'une grande dame ; et, faisant la leçon comme une vieille maman, disait avec aplomb et intelligence les vers qui suivent.

DU TRAVAIL

Le travail, mes enfants, est toujours nécessaire :
C'est le devoir de l'homme et son consolateur ;
Il écarte l'ennemi, nous donne le bonheur.
Que je plaindrais celui qui n'aurait rien à faire !

Le travail seul conduit à la prospérité :
N'allez pas, vous flattant d'une espérance vaine,
Attendre le succès sans travail et sans peine.
On n'obtient jamais rien sans l'avoir mérité.

Notre vie est si courte ! Il la faut employer.
Instruisez-vous, enfants, dès l'âge le plus tendre.
Vous serez malheureux si vous cessez d'apprendre :
Et c'est un jour perdu qu'un jour sans travailler.

A tout événement le sage se prépare.
Riche aujourd'hui, demain le sera-t-il encor ?
Ces maux qui l'ont frappé, le travail les répare ;
L'aptitude au travail, voilà le vrai trésor.

Prenez-en, mes enfants, l'importante habitude.
Eh ! qui sait ce qu'un jour vous pouvez devenir ?
Livrez-vous au travail, et, sans inquiétude,
Grâce à lui vous pouvez attendre l'avenir.

Quel que soit votre état,instruisez-vous sans cesse;
Accoutumez-vous bien à l'occupation.
Chacun en a besoin. L'heureuse instruction
Du riche est l'ornement, du pauvre est la richesse.

Souvent des ignorants traitent avec mépris
Les sciences, les arts, dont ils n'ont pu s'instruire.
Dédaignez ces mépris qui ne peuvent vous nuire,
Laissez dire les sots ; le savoir a son prix.

On n'apprend jamais rien sans un travail sévère,
Et le moindre talent a sa difficulté.
Il faut, pour l'obtenir, courage, activité ;
Et ce n'est qu'en faisant qu'on peut apprendre à faire.

Pour l'homme courageux il n'est rien d'impossible,
Et des difficultés le travail est vainqueur.
Plus l'effort qu'il faut faire est fâcheux et pénible,
Et plus on en reçoit de plaisir et d'honneur.

N'aimez point le plaisir avec un fol excès,
Et que l'amour du jeu jamais ne vous emporte.
Que l'ardeur du travail soit chez vous la plus forte ;
Le devoir avant tout, et le plaisir après.

Quand vous aurez bien fait votre tâche ordinaire,
Votre esprit, en repos, sera bien plus heureux.
Afin qu'un plaisir vif accompagne vos jeux,
Soyez content de vous, n'ayez plus rien à faire,

LE BAISER FILIAL

LÉGENDE.

Un jeune enfant, traversant la prairie,
Chantant, dansant, comme on fait à douze ans,
Vit un vieillard, à la marche alourdie,
Sur son chemin avancer à pas lents.



“ Enfant, dit-il, ton âge a le cœur tendre ;
Secoure-moi, car tu vois, j'ai bien faim.
—Moi, dit l'enfant, oh ! moi je puis attendre ;
Vous qui souffrez, ami, prenez mon pain. ”



Quand on soulage une souffrance,
Le cœur semble vivre deux fois ;
S'il vous parle de bienfaisance,
Ne repoussez jamais sa voix.



L'homme de Dieu, car c'était un bel ange,
Dit à l'enfant : “ Bienfait porte bonheur ;
Et, pour ton pain, je te donne en échange
Un don bien doux que je tiens du Seigneur :

* * *

Va, mon enfant, dès lors implore et prie
Pour le premier des tiens qui souffrira ;
Ta douce voix pour lui sera bénie,
Et ton baiser, enfant, le guérira.



Oh ! s'il est vrai, ma mère infortunée,
Pour toi sera ce doux baiser sauveur. "
Rendre la vie à qui nous l'a donnée,
C'est un bienfait payé par un bonheur.



Avec la foi qui produit les miracles,
Le jeune enfant s'élance dans ses bras ;
Aux vœux d'un fils cédent tous les obstacles,
Et son baiser la sauve du trépas.



Quand on soulage une souffrance,
Le cœur semble vivre deux fois ;
S'il vous parle de bienfaisance,
Ne repoussez jamais sa voix.

LA SAUGE ET LE THÉ

On m'a conté qu'autrefois
Au Cap de Bonne Espérance,
Un baril de thé chinois,
Qu'on expédiait en France,
Où l'on estime tant, chez les gens délicats,
Son parfum qui du goût flatte, excite l'organe,
Fut jeté par hasard, au bureau de la douane,
Près d'un baril de sauge, herbe de nos climats
Dont à la Chine on fait grand cas.
Or, tandis qu'on pèse et qu'on jauge,
Que commis et marchands discutent les valeurs,
Le thé s'adressant à la sauge,
Lui dit, dans la langue des fleurs :
—Où vas-tu ? d'où viens-tu, voisine ?
—Je viens de France et vais en Chine ;
On me méprise en mon pays,
Mais là-bas on connaît mon prix.
Délice des gourmets et chère à la science,
J'inspire au Chinois la gaîté,
Et s'il est languissant, je lui rends la santé.
—Bon voyage donc, bonne chance,
Lui répondit le the qui, crû dans le jardin
D'un docte et sage mandarin,
En avait conservé, sous sa feuille flétrie,
Un parfum de philosophie.
Moi, je vais en Europe. Il est assez plaisant
Que l'un et l'autre ainsi nous changions de patrie !

Ainsi va le monde à présent ;
Tout ce qui vient de loin d'abord semble un prodige,
On l'admire, on l'accueille avec empressement,
On le prise avec engouement,
Tandis qu'on dédaigne, on néglige
Ce qui vient du pays natal.

Ce thé, pour un chinois, ne raisonnait pas mal.

E. SENECAL & FILS, IMP., MONTREAL.

TABLE DES MATIÈRES :

La Sainte-Catherine et
ses souvenirs

